



Le journal étudiant du Collège Édouard-Montpetit

Nous avons trop de travaux scolaires pour faire une couverture digne de ce nom.

Dans cette édition :

Textes du concours littéraire

Du sport

Une caricature

Des opinions de droite (non, pas vraiment)

Des poèmes

La FECQ

Un chaton

Le temps des fêtes... et des désafs

Étienne Carrier

Et oui, chers et chères lecteurs et lectrices. C'est déjà la dernière parution d'ici le merveilleux temps des fêtes qui arrive, avec tout ce qu'il apporte. Les (foutus) cadeaux pour lesquels on m'harcèle joyeusement depuis mi-novembre, le moment de l'année où le capital est comblé joyeusement (sujet sur lequel je ne m'étalerai pas, parce que je vous juge suffisamment intelligents pour saisir ce que je veux dire par là), la musique de Noël, la «belle» famille et le devoir absolu, à ce moment spécifique de l'année, d'aimer sa famille et d'oublier tous ses problèmes. C'est super simple. L'on consomme tellement mieux quand on est heureux.

Ça me rend presque triste. Le Motdit me manquera. Pour un gros-plus-ou-moins deux semaines. Ce fut une superbe session, avec de nouvelles personnes motivées, de belles parutions, des strikes entre associations étudiantes (voulues ou non (allo le donjon!)). C'était génial.

Mais putain, j'ai hâte de revenir. Oui pour le MotDit. Mais mieux encore. Une désaffiliation, un évènement que j'attends avec impatience depuis que je suis impliqué dans le milieu étudiant. Je peux jurer que vous allez me voir la gueule d'ici peu pour vous gosser avec des raisons pour lesquelles il est bon de se désaffilier.

Dans le même ordre d'idée, avez-vous entendu parler de ces vagues de désaffiliation de la Fédération Étudiante Collégiale du Québec (FECQ)? Cette joyeuse fédération voit, suite à la grande grève étudiante que nous avons vécue, ses associations membres prendre la décision de quitter les rangs de la grande association gan-grennée. En tant qu'ancien exécutant d'une association membre de la FECQ et ayant eu la malchance de voir la FECQ sous plusieurs de ses coutures, c'est ma foi incroyablement jouissif de voir cette dernière se détruire à petit feu et de participer entre autres à sa destruction.

Mais qu'est-ce qui a amené les

associations à partir de la FECQ, qui à la base, devait être une belle fédération travaillant dans le sens de la volonté des étudiants? Tout d'abord, il faut savoir que cela fait plusieurs années que le mouvement étudiant critique la FECQ, son modèle présidentiel, ses positions «centristes», la culture de l'exécutant national, la présence des has-been qui pupettent les exécutants nationaux, étudiants sur le axé sur le monde (où il y a, comme par hasard, plein d'ancien de la FECQ et d'ami de cette dernière qui se paye des voyages avec les cotes étudiantes et j'en passe). Ce sont des éléments qui ont tendance à ne pas favoriser la consultation étudiante et de faire de cette association un gros déchet à détruire à tout prix.

Plus récemment, ce qui justifie cette vague de désaffiliation est

entre autres leur position de doubler les cotes étudiantes, dû à de très sérieux problèmes financiers suite à la grève, et aussi leur jambonneries, dans le jargon, pendant la grève, c'est-à-dire leur inaction aberrante. Il ne faut pas oublier leur consilience absurde avec le gouvernement borné et la récupération du mouvement. Pour «mettre la cerise sur le Sundae», on voit des anciens de la FECQ et la FEUQ par le biais de JURIPOP (censée être une firme d'avocat existante pour protéger les étudiants) envoyer des mises en demeure et autres procédures judiciaires pour les désaffiliations que les exécutants nationaux jugent hors-norme.

Bien du plaisir en perspective.

Joyeux Nowel.

Appel de textes pour la revue

Revue de poésie et de photographie

SAISON BAROQUE
PRINTEMPS 2013

Faites-nous parvenir vos poèmes
avant le **21 décembre** avec vos coordonnées
(nom, n° d'étudiant et adresse courriel)
Au local D-0205 ou par courriel
francois.godin@college-em.qc.ca

Bloc technique

Rédacteur en chef
ÉTIENNE CARRIER

Chef de pupitre
GABRIEL LAMARRE

Trésorière
SOPHIE DAVID

Publiciste
VACANT

Éditorialiste
FÉLIX PERRAS

Secrétaire général
VACANT

Secrétaire à l'externe
HENRI BOILEAU

Directeur aux affaires étudiantes
FÉLIX LEFRANÇOIS-SABOURIN

Directeur photographie
EMILE JACQUES-FRÉCHETTE

Directeur artistique
VACANT

Directeur à l'information
VACANT

Directeur aux sports
SÉBASTIEN MONTPETIT

Correctrice en chef
LAURA BARANGER

Correction
LAURA BARANGER
HENRI BOILEAU

Montage
GABRIEL LAMARRE

Couverture
ÉTIENNE CARRIER
GABRIEL LAMARRE

Le journal Le MotDit est le journal des étudiants du collège Édouard-Montpetit, créé en 1975 et publié grâce à une subvention fournie par l'Association générale des étudiants du collège Édouard-Montpetit. Il est distribué gratuitement toutes les deux semaines à l'intérieur du cégep.

Le Journal étudiant Le MotDit inc. est une corporation sans but lucratif fondée par les étudiants en 1977.

Ses bureaux sont situés au 945 chemin de Chambly, local F-045 (cafétéria), Longueuil, QC, J4H 3M6
Tél: (450) 679-2631, poste 2286
Fax : (450) 646-6329
Courriel : journal.etudiant.le.motdit@gmail.com

Les propos contenus dans chaque texte sont la responsabilité de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement l'opinion de la rédaction, sauf pour ce qui est de l'éditorial.

Dépôt légal, Bibliothèque Nationale

Impression : Payette & Simms

Volume 38 #7 édition du 19 décembre 2012
1000 exemplaires

Prochaine date de tombée :

Joyeux Noël !

Prochaine parution :

Hiver 2013

La cerveza esta a la derecha del lama

Olivier Libersan

Salut cher P. Roux (Phillipo Roux),

Cela fait bien longtemps que je ne t'ai pas écrit et la mort de ton mulet postier n'arrange pas

les choses. Je suis content d'apprendre que tu prends l'initiative de bâti un pont de cordes au-dessus du Rio Grande. Comme on dit, il faut veiller à ce que la corde d'hier descende (cordillère des Andes. Ha! Ha!) dans le petit ravin (je n'ai jamais compris ce que ça voulait dire).

Je m'ennuie de toi, surtout de tes lamas («Là, m'a me choquer. Là, m'a me coucher.»). Pas besoin de m'envoyer une tuque de laine d'alpaga cette année (ce n'était pas non plus nécessaire les autres années, même si ça me faisait de jolis couvre-boules de bowling), l'hiver s'annonce plutôt doux. Comme le PQ extra-doux qui ne tient pas ses promesses. Et pourtant, dans l'annonce de Charmin, ils le disent double épaisseur. Comme quoi une

fois mouillé les partis supportent mieux les gros sous que le pouvoir.

Côté mode au Québec, la tendance aux formes quadrangulaires rouges qui faisait fureur ce printemps semble dégoûter bien des gens désormais. Le nouveau style «in» semble être antillais, je suis allé à un salon de décoration bondé et il y avait un styliste au micro qui scandait «Déco rhum! Déco rhum!» derrière sa couette (dans le sens d'édredon, c'est un célèbre décorateur qui a la phobie de s'habiller alors il reste en pyjama et se déplace en lit motorisé).

Le restaurant que tu as tant apprécié à ta dernière visite au Canada marche toujours aussi fort (il devrait peut-être enlever ses sabots), surtout qu'ils organisent des combats de bouffe ultimes. Le Gros Spécial Poutine à battu le Chien Chaud par une soumission de la saucisse après avoir feinté d'être une frite sauce. Il avait la patate enflée à la fin du combat.

Noël approche. Le temps des fêtes s'établit subtilement (ce salaud a quelque chose à cacher) et ça ne sera pas long avant que le Père Noël recommence sa tournée d'invasions de domicile et de vols qualifiés de biscuits et de verres de lait. Il ne viendra pas chez moi. J'ai comme l'impression d'avoir créé un froid entre nous à mon dernier barbecue du Noël des campeurs. Le lapin de Pâques voulait avoir le contrat du 24 et du 25 pour les cadeaux et avait essayé de lui grasper la barbe, mais ce Nicolas est un saint. Alors, il a fallu que je fasse des pressions. J'ai castré le Petit Renne au Nez Rouge.

Je caresse le projet (tellement qu'il en ronronne) de fonder un

groupe de rebelles néolibéralistes. Je les appellerai les FARC (Frères Argentiers Réactionnaires du Canada), mais quelqu'un m'a dit que ça faisait communiste. Alors, ce sera GREENPEACE (Gros Rentiers Entêtés à l'Établissement du Plus Économique Argent Contre l'Éthique). Viva la reaccion! Le maire Rob Ford, récemment démis de ses fonctions, pourra rejoindre la cause et sera notre expert anti-cycliste. Nous avons même déjà commencé à contrôler les médias. Oui, tu as pu remarquer que mi hermana a signé une critique dans la dernière édition du Motdit, c'est un putsch! Demain, nous aurons la direction artistique et les rues seront à feu et à sang. Nous irons parmi les chaumières en quête de ces satanés altermondialistes. Ils renieront leur foi ou seront sacrifiés sur l'autel du capital. Ce sera la nuit de la Saint-Don Cherry. Et il n'y aura pas cette fois Le Rack de la Molle et le Cannibale du Cooching pour nous en empêcher (voir *La Reine Margot*).

Quant au problème glandulaire dont tu m'as parlé, je te conseille de les tremper quinze minutes dans l'eau froide trois fois par jour. Et je te laisse sur ce mot de William Faulkner dans *Le bruit et la fureur*: «Bonne chance. Mais n'attrapez pas cette pauvre vieille truite. Elle mérite qu'on la laisse tranquille.»

Cordialement.

P.-S. Quand tu inspires très fort par le nez, est-ce que ça t'arrive d'inhaler des éléphants en céramiques?

P.P.-S. (oui c'est *legit* de faire un post-post-scriptum) Comment va ta secrétaire?



• Crédits photos : Andreas F. Borchert

Des athlètes à temps partiel

Sébastien Montpetit

Depuis quelque temps, je me suis interrogé sur la disparité des salaires dans le sport professionnel. Avec les complications du présent conflit dans la LNH, mes questionnements se sont réellement concrétisés. À voir cette gang de riches (autant les joueurs que les propriétaires) qui s'obstinent à ne pas réduire leur part des revenus, ça me décourageait. Toutefois, je dois avouer que les joueurs ont raison sur un certain point. Par ailleurs, contrairement à certaines personnes, je ne fais pas partie de ceux qui considèrent qu'un joueur de hockey devrait être moins bien rémunéré qu'un plombier. Mais avant que ces gens me crucifient sur la place publique, je vais expliquer pourquoi, selon moi, tous les athlètes devraient faire fortune.

Cependant, tous les athlètes n'ont pas cette chance. À titre d'exemple, le champion olympique de skeleton, Jon Montgomery, se doit de travailler à temps partiel en plus de son horaire d'entraînement chargé. Pourtant, dois-je rappeler que cet homme a remporté une médaille d'or devant ses partisans canadiens à Vancouver? Le contraste est flagrant. D'une part, un joueur de tennis se balade du haut de son demi-milliard par année; d'une autre, un skeleton médaillé d'or aux Jeux Olympiques se doit d'occuper un autre emploi pour joindre les deux bouts.

Pour dresser un portrait rapide de l'écart qui subsiste parmi les salaires des sportifs, je vais vous en présenter quelques-uns. Le premier est le tennismen suisse Roger Federer. Il occupait le premier rang de l'ATP en marge de la saison 2012. Combien remporte-t-il cette année? 53,4 millions de dollars. Il était le plus haut salarié lors des Jeux Olympiques de Londres. À titre comparatif, Usain Bolt, l'homme le plus rapide du monde, empoche 20,3 millions de dollars en 2012. Quant aux femmes, la plus riche athlète, également joueuse de tennis, est Maria Sha-

rapova avec ses quelque 27 millions. Donc, en additionnant le premier (Federer), le quatrième (Sharapova) et le septième (Bolt) meilleur salaire, on dépasse déjà le milliard.

Tel je l'ai mentionné plus haut, je considère qu'un sportif mérite un salaire élevé, et ce, parce que leur vie n'est pas de tout repos.

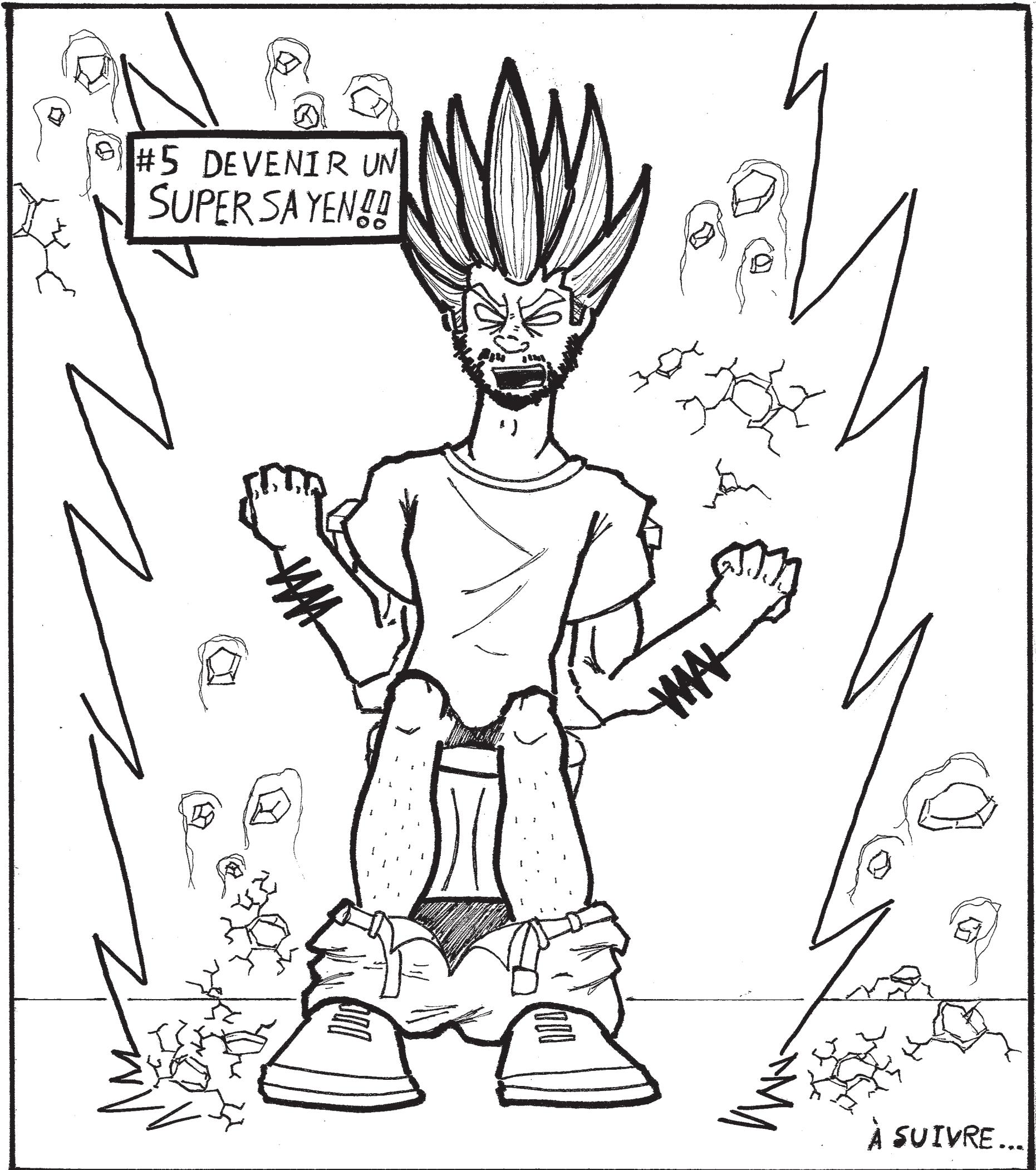
Leur entraînement est rigoureux et constant. Ce n'est pas pour rien qu'on entend souvent les Olympiens, à la fin de leur épreuve, parler de l'aboutissement de quatre années d'entraînement intense. Tout cela sans parler des blessures! Chacun d'entre eux, un jour ou l'autre, fera face à ce fléau. Éric Gagné, par exemple, dévoilait à Tout le monde en parle qu'il n'arrivait même plus à lever son fils dans ses bras en fin de carrière...

Le rythme de vie d'un sportif professionnel impose le respect. Qui dit métier difficile, dit généralement meilleur salaire. Alors pourquoi, dans ce cas, nos athlètes canadiens sont-ils sous-payés par rapport à leurs homologues américains? Le gouvernement fédéral devrait se pencher sur la question et respecter une forme d'équité. Cela me semblerait plus juste que de dépenser des milliards pour renforcer l'armée canadienne, par exemple.



• Crédits photos : Claus Andersen

SUL BOL



LE MOTDIT PUBLIE!

**Tu veux publier un reportage
ou une opinion? Des photos?
Des dessins?**

Le MotDit publie!

**Le MotDit est le journal de
tous les étudiants du Collège.
Si tu étudies à Édouard-
Montpetit, le MotDit te
publie!**

Pour ceux qui ne lisent pas entre les lignes, ça veut dire que personne ne nous envoie de texte d'opinion à droite et que c'est la raison pour laquelle nous n'en publions pas. Non, ce n'est pas un complot anarchofasciste. D'ailleurs, ça n'existe pas l'anarchofascisme ; le fascisme et l'anarchisme sont des ennemis depuis leurs naissances respectives. Mais bref, envoyez-nous vos textes à journal.etudiant.le.motdit@gmail.com !

Empreinte de cire

Laura Baranger

S'il y a des soirs

Où tu veilles

Il y a des nuits

Qui se recyclent

Qui tournent

Par des suites

Tu te réveilles

Et comme une flûte

Il y du thé qui fume partout

Le thé brûlé te fait tousser

Tu te réveilles en apnée

Il y des cris autour de tes mains

Des joies des frappes des coupures

Tu agonises

Dans ton embarras

Il y a des nuits où tu t'endors

Des jours envahis de pluie

De douces pluies qui traversent ta peau, ton corps entier

Comme de l'acide

Et tes fossettes accrochées aux statues qui te regardent

À la statue qui te ment

Empreinte de cire sur tes yeux

Cinquante push-up, les bras engourdis, le souffle profond, suivis d'une pause. Puis cinquante autres push-up. Les pectoraux sont tous gonflés et rouges du sang qui y afflue.

Cent, deux cents, trois cents, quatre cents redressements assis. Plus c'est dur, continuer; plus ça fait du bien. Ils sont bien enflés par l'effort, et ces abdominaux constituent l'ultime horizon. Les muscles du cou se tendent et font ressortir une grimace qui tient lieu de glauche sourire.

Un mix de techno joue en sourdine plus loin dans la pièce.

L'homme se lève, il sort de sa chambre et va dans la salle de bain pour s'admirer dans le miroir, avant de revenir dans son lit.

Il allume sa Xbox 360 et joue à Halo Reach en ligne malgré l'heure tardive. Il porte son gros casque d'écoute qui diffuse de la musique trance. Les pensées frénétiques de violence l'assaillent et il s'en décharge en tirant dans la tête des autres joueurs. Benja209 fut tué au cours d'une épique bataille, et Alex gagna.

Alex s'allongea dans son lit, se couvrit et se masturba en pensant à Ann avant de s'endormir.

Son iPhone le réveilla, comme à l'accoutumée, mais toujours trop tôt, de l'avis de tout le monde. Il sortit le iPhone de sous son oreiller : il était six heures du matin, le Soleil brillait sur Ottawa et il faisait 9 degrés.

Alex en était à sa première session à l'Université d'Ottawa et le mois d'octobre s'annonçait plutôt ardu. Il alla prendre sa douche dans les salles de bain communes du campus avec son iPhone dans un sac de plastique.

Il se peigna, s'habilla et se rendit

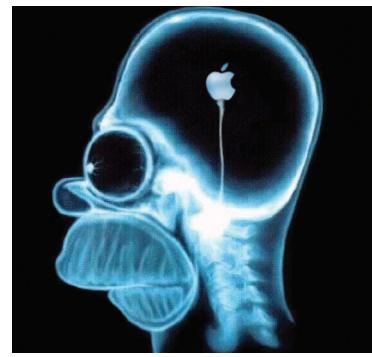
Auto-aliénation

Francis Robindaine Duchesne

à la cafétéria pour déjeuner d'œufs, de patates et de bacon avec Stephany aux cheveux roux. Ils parlèrent et il se trouva à vider l'assiette de son amie alors qu'elle sirotait son café.

Il courut ensuite pour arriver à l'heure à son cours de politique. Il passa les deux heures du cours à texter Ann, sa coloc, qui dormait encore quand il s'était levé.

Il marcha un peu sur le campus et profita du Soleil sur le gazon avec les feuilles dans le gazon et les arbres colorés.



*Crédits photos : Inconnu

Lorsqu'il rentra en classe, il décapsula une cannette de Coke, suivit le reste du cours, un crayon à la main.

Au dîner, il alla manger un trio Big Mac au McDonald's et fuma une cigarette avec son ami Tommy avant de jogger un peu.

Le cours d'économie disposait de belles fenêtres sur le reste de l'université, Alex s'assit au fond de la classe, du côté de la fenêtre.

Le professeur à la barbe et aux cheveux gris entraït, l'iPad sous le bras, et se préparait à donner le cours.

Alex regarda par la fenêtre, mais aussitôt que le cours commença, il détourna les yeux, croqua dans sa pomme et ouvrit l'application «Stocks» sur son iPhone pour suivre en direct les commentaires du professeur sur l'actualité économique. Il rêvait de se la couler douce avec des filles et de la vodka sur une plage de sable blanc; oui, Varadero.

Les écouteurs blancs pendaient doucement tel un collier autour du cou d'Alex, sur son sweater brun, alors qu'il était pendu aux lèvres du professeur.

Le cours finit et Alex, assis à l'arrière de la classe, ne put que remarquer l'empressement des autres étudiants à sortir leur iPod et à se brancher avant de sortir de la classe.

Pour souper, Alex se rendit avec sa coloc, Ann, au Québec, à Gatineau, pour manger un morceau dans un café que le français rendait plutôt exotique.

Ils revinrent, à pied, comme à l'aller, et passèrent par le pont au-dessus de la rivière des Outaouais.

Il fit ses exercices, dans sa chambre, mais sous l'œil attentif d'Ann. Elle l'invita d'ailleurs à la douche, puis elle vint se glisser dans son lit, sous les draps. Elle vint l'embrasser, il retira ses boxers et ensuite la déshabilla. À l'instant de la pénétration, il souleva le cou et se retourna la tête par en arrière : il pensa dans ce glissement de bonheur à comment il était beau, comment il s'aimait. Elle était son jouet qui lui faisait du bien.

Il aimait à se construire et à se détruire.

Ces deux actions inverses donnaient un air immortel à cet instant si présent. Une image romantique. Il ne pouvait se sentir lui autrement.

Piastration

Henri Boileau

Une forêt mystérieuse

sommeille dans la nuit

scrute le cri d'un ciel interdit

de cette forêt

scintille une nature

déracinée de son pelage

arrachée de son panache

déplumée de sa liberté

et coulée au fond

d'une goutte de fer

aux tintements de ses rires cicatrices

l'aile du requin devient gratté-ciel

teinté par l'éclat des proies

immobiles et captives

orignaux, castors,

ours, ours

dorment au fond

d'une réserve isolée

ci-gît la forêt

que le huron avait juré protection
jusqu'à la mort

nous sommes la relève

protecteurs de l'Au-delà

GRATUITÉ SCOLAIRE? UNE QUESTION DE PRIORITÉS.

Au cours des 10 dernières années, de nombreuses coupures fiscales qui ont bénéficié aux entreprises et aux plus riches auraient pu financer la gratuité scolaire au Québec.



GRATUITÉ SCOLAIRE



ABOLITION DE LA TAXE
SUR LE CAPITAL



RÉDUCTION DES IMPÔTS



RÉDUCTION DES TAUX
D'IMPOSITION



2 000 M\$

INDEXATION DES PALIERS
D'IMPOSITION



EN MARCHE VERS LA
GRATUITÉ SCOLAIRE.

WWW.GRATUITÉSCOLAIRE.INFO

Poème

Francis Robindaine Duchesne

De la neige qui fond sur le gazon.

De l'or, du sable et de l'acier

Du sable pour ne pas glisser dans la glace couverte d'eau.

L'acier des crampons et l'anneau d'or passé à son doigt.

Tout change, rien ne change.

Tout est lié, rien n'est lié.

22 mars d'une année future.

22 mars d'un printemps jeune.

Vent frais, pensées nouvelles.

Prendre la fraîche, chercher le chaud.

Rêver sans y arriver car emprisonné au royaume du confort

Changer ou pas?

Soudain course infernale après avoir entrevue l'heure.

L'être pénétra la maison, chaleureuse, de banlieue.

L'être alluma l'écran de télévision.

Une lumière bleutée envahie la pièce.

L'être entendit ces mots : «Le Québec est indépendant....»

De la neige qui fond sur le gazon. Toujours.

Désaffiliations à la FECQ

Félix Lefrançois-Sabourin

Vendredi le 30 novembre l'Association générale des étudiants du collège de Rimouski a quitté les rangs de la FECQ à la suite d'un référendum, donc le résultat fut : 146 (33.3%) étudiantes et étudiants se sont prononcés en faveur du maintien d'affiliation à la FECQ. 292 (66.7%) étudiantes et étudiants se sont prononcés en défaveur de ce maintien.

Lundi le 3 décembre, l'Association Générale des étudiants et étudiantes du collège de Granby Haute-Yamaska a aussi quitté la FECQ suite à un référendum, leur résultat fut de 152 pour le maintien de l'affiliation, 328 contre et 6 absentions.

Ces deux désaffiliations font état de situations problématiques

à la FECQ qui éclate maintenant au grand jour. Ces situations sont le manque de transparence de la FECQ, le non-respect de mandats et la hausse des cotisations étudiantes. La FECQ ne publie, en effet, pas ses états financiers et nombre de leurs documents internes. De plus, l'adoption du plan d'action de la FECQ a lieu durant l'été, ce qui limite la consultation des membres et fait de ce vote un procédé anti-démocratique. Durant la grève la FECQ avait reçu le mandat suivant en assemblée générale: « Que chacune des associations nationales refuse de négocier avec le gouvernement si celui-ci exclut l'une d'entre elles ». Durant la grève, Léo Bureau-Blouin a menacé d'aller négocier avec le gouvernement si jamais la CLASSE ne condamnait pas la violence, ce qui allait à l'encontre de ce mandat. Un second mandat

fut également brisé par Léo: la clause de non-dénunciation: « Que les associations étudiantes nationales et les associations locales s'engagent à ne pas dénoncer dans les médias les actions entreprises par les autres organisations nationales et associations locales ». Dans le cas d'action de désobéissance civile, la FECQ, à travers son président, avait condamné ces actes-là. Concernant la hausse des cotisations, la FECQ veut doubler les cotisations de ses membres pour agrandir ses services, les gens qui ont désaffilié ont critiqué le manque d'information sur les services que seraient supposés permettre cette hausse des cotisations.

À la prochaine assemblée générale, le 12 décembre, il y aura un point Fédération Étudiantes, il sera proposé qu'une assemblée générale extraordinaire de désaffiliation ait lieu, je vous invite donc tous et toutes à venir pour sortir la FECQ d'Édouard-Monpetit.

voix. L'artiste s'est littéralement donné, il ne faisait pas que jouer, il habitait chaque morceau, chaque son et chaque note.

Pour clore la soirée, les membres des deux groupes précédents revinrent sur scène. La famille se réunissait pour groover une dernière fois lors de cette tournée l'instant de quelques chansons, dont une version revisitée de Buffalo Soldier. C'était beau, c'était touchant, c'était vivant, la clôture parfaite d'un spectacle inoubliable.

Sur ce, je vous invite à vous précipiter chez votre disquaire le plus proche pour vous procurer les 7 albums de Xav afin de les écouter en boucle en attendant que vos cheveux forment paisiblement des dreads de manière naturelle et en tentant d'apprendre à jouer du didgeridoo avec votre tuyau d'aspirateur. Bon succès.

Le Pow-Wow à Xav

Sarah Libersan

Le 8 décembre dernier, le Métropolis était bondé pour accueillir dans le cadre du dernier spectacle de sa tournée Spirit Bird, l'artiste Xavier Rudd, un multiinstrumentaliste australien dont la musique est un savoureux mariage entre le traditionnel, le blues, le folk, le reggae et parfois même le rock. C'est une musique qui donne le goût de se confectionner un poncho en macramé pour aller courir dans la forêt afin de communier avec les arbres et de taquiner le kangourou par un dimanche après-midi. C'est une musique qui réveille le hippie en vous.

La formation Good Old War réchauffa d'abord les planches avec une entraînante et sympathique performance. Suivit Onia

: Karia singers. Une douzaine

de joyeux chanteurs barbus aux cheveux longs et de danseurs traditionnels des Premières Nations garnis de grelots et de plumes de deux pieds de long leur sortant de la tête et du cul apparaissent sous nos yeux. L'ambiance était à la fête, le pow-wow était enclenché!

Vint enfin le moment tant attendu, Xavier Rudd fit son entrée sur scène pieds nus pour offrir une expérience transcendante de plus de 2h30! En fermant les yeux, il était facile de supposer la présence de plusieurs musiciens cependant, l'artiste était bien seul démontrant ainsi l'ampleur de la maîtrise des instruments qui l'entouraient : didgeridoo, harmonica, Stamp box, djembé, clochettes, banjo, tambour aztèque, guitares (Weissenborn, acoustique, électriques à 6 et à 12 cordes), sans oublier la

Référendum de reconsideration d'affiliation à la FECQ

(Fédération étudiante collégiale du Québec)

inscription aux
comités du

pour ou contre

viens t'inscrire au B-31



Dans son édition du 24 octobre dernier, *Le MotDit* lançait son concours littéraire. Les participantes et participants devaient envoyer un texte d'un maximum de 1500 mots sur le thème de l'adaptation. Les prix pour les trois meilleurs textes sont, en certificats-cadeaux à la Librairie coopérative, de 500\$, 300\$ et 200\$. Nous vous présentons donc la totalité des textes qui nous ont été soumis **sans que nous ayions corrigé les fautes de français.**

1^{er} prix : Olivier Libersan

2^{ème} prix : Olivier Elliot Dalpé

3^{ème} prix : Marilyne Lamer

Canapé et tête-à-tête

Marilyne Lamer

Le canapé, sur lequel s'entassaient habituellement une multitude de couvertures de provenance, somme toute, étrangère ou lointaine, n'est plus. Il n'est plus. Plus, à jamais. Jamais, mais peut-être demain, sait-on toujours. Toujours restera-t-il que ces jetées incas, mayas, indiennes ou mexicaines, quelle qu'en soit l'origine, n'en demeurent pas moins l'essence d'une identité au cœur dudit sofa. Si l'identité est perdue, l'âme est perdue, rien n'est plus. Les couvertures sont restées derrières moi. Le canapé n'est plus. Cependant, il est toujours, là-bas, et maintenant, ici. Mais il n'en demeure pas moins absent. Pourtant, n'est-il pas invraisemblable que d'attribuer sa perte à l'acharnement qu'on aurait pu porter à lui redonner la même unité, même hors de son berceau? Rien n'est plus. Plus d'hier, ni plus de demain. Demain, peut-être sera-t-il froid et frigide, inhospitalier et inconfortable, et qu'enfin, sa perte ne sera plus qu'inévitable. Mais il est et demeure de mon devoir de me le réapproprier, au même titre qu'il reste et sera toujours ledit canapé sur lequel s'entassaient habituellement une multitude de couvertures, lesquelles ont dorénavant disparues au profit de nouvelles étoffes de tissus certes davantage souples, or s'avèrent-elles aussi beaucoup moins douces et conciliantes, ce qui inconsciemment met en évidence la perte incalculable de ces moelleuses jetées.

Me voici, là, prenant place sur le divan en question. Le contact entre ma peau et la sienne, dure et froide, me laisse blême de stupeur, me glace. Ce n'est pas lui. Ce n'est plus lui. Mais malgré tout, il faudra s'y faire. Lui et moi. Rien n'est plus, pourtant, tout est toujours. Toujours ce même divan, cette même table, cette même étagère, cette même lampe. Or voilà que les dimensions ne sont plus les mêmes, l'air n'est plus le même, le parquet

ne grince plus de la même façon, les murs ne sont plus de la même couleur, mais je reste toujours là, avec lui, à ne plus comprendre ce qu'il est devenu. D'un endroit à l'autre, tout est disparu, pour ne réapparaître que sous une autre forme, sans même daigner reprendre la précédente apparence. Quelle ignoble trahison. La décadence vers les abîmes est commencée, je n'y puis rien, car rien n'est plus.

Mais pour l'instant, sort. Sort! Va-t'en! Et n'en reviens plus. N'en reviens plus de ce que tu étais pour ne devenir que ce que tu seras. Ne reviendras-tu que pour me prendre la main, et m'amener à toi. Que je ne reconnaîtrai plus. Toi, qui me feras découvrir ton nouvel être. Je t'apprivoiserai, et sous ce nouveau regard que nous nous porterons, nous nous apprivoiserons, demain.

Progressivement, au fil de l'érosion des jours, je prends conscience que le cuir sous ma peau, semble graduellement se réchauffer, et prendre le moule de mon corps. Jamais n'aurais-je eu justice de croire ce qui désormais est bel et bien réel. Ce n'est plus possible, c'est absurde et impensable de croire que maintenant, ici, tout n'aurait pu être qu'identique à hier, là-bas. Il aurait été tragique, voire même dramatique que d'espérer se renouveler et à la suite de quoi éprouver, les mêmes impressions face à ce qui n'est plus. N'aurait-ce pas été la preuve indubitable de mon échec vers le changement? Il s'avère donc nécessaire, bien que cela soit, de première augure, pénible, de réapprivoiser son environnement, de le construire au rythme de son évolution et d'en faire le cœur de son âme au plus profond de notre esprit. Après tout, un canapé n'a de cesse d'être un canapé qu'à l'instant où il n'est plus reconnu comme tel. Il n'est pas dénaturé par son identité. C'est toujours, le seul et unique canapé de la sorte, qui aura vu, hier et demain. Ah! Hier.

S'adapter à l'adaptation

Kim Brouillard

Contexte: Julien Tremblay est un metteur en scène québécois qui s'est fait connaître grâce à sa pièce Blanche-Neige et la Belle au bois dormant. Il vient de présenter la première de sa nouvelle pièce. Ce qu'il l'intéresse le plus c'est les adaptations de classiques connus. Son plus récent projet présente une version assez osée de Roméo et Juliette. Au moment où son monologue intérieur débute, il essaie de se remettre de ses émotions suite aux critiques dans les journaux. On qualifie son travail comme étant vulgaire, une critique dont il aura du mal à s'adapter...

Ah, je n'en reviens pas à quel point les gens peuvent être stupides! Merde de merde! Pourtant, mon originalité a été reconnue par les médias... Ben, certains médias... Mais bon, j'avoue que dans ma dernière pièce, je voulais exprimer la passion amoureuse de Roméo et Juliette en exploitant le côté plus... « physique ». Ben quoi? Ils n'en montraient pas assez à mon goût dans la pièce originale. Moi, je préfère quand c'est disons... « artistiquement présenté ». Bon d'accord, j'en conviens il y a pas mal de scènes très osées... Mais faut ce qui faut et moi

j'trouvais qu'il fallait de l'action! Quand même, ça m'a permis de faire diversion sur la légère paresse dont j'ai fait preuve pour le décor d'ouverture. Ben quoi? J'sais bien que c'est un décor hyper important, mais j'veulais qu'on aille le maximum de profits à la fin... Comment étais-je supposé prévoir qu'il allait y avoir une gaffe qui allait le gâcher au complet! Les techniciens avaient juste à faire plus attention. Il était hors de question qu'on paye un nouveau décor à la dernière minute. J'ai beau aspirer à faire des grands chefs-d'œuvre, mais de là à concurrencer les productions à gros budgets... WOW! Y a des limites! C'est tout de même injuste quand on y pense : eux ils ont toujours tout! Les acteurs les plus populaires s'engagent dans leur projet, les scènes les plus prestigieuses leur ouvrent leurs portes et les billets sont toujours vendus en un clin d'œil. Y a pas de justice, je le répète! En tout cas, quand on a ma job, des mauvaises critiques ça arrive toujours. (Parait qu'il faudrait s'y faire...) Mais COME ON! Seulement deux étoiles, c'est quoi ça!? J'ai dû passer à travers trois sacs de chips, deux bouteilles de Sprite et une grosse poutine avant de vraiment réaliser que l'on venait de qualifier mon œuvre d'une... d'une... « pâle imitation de la pièce originale. Mais qui, au

bout du compte, a complètement dénaturé cette tragédie. » Voyons donc, ça pas d'allure! Comparer ma vision de génie à une « parodie de mauvais goût! » Ça devrait pas être permis d'écrire des torchons de même! Grrrr, à cause d'eux, j'ai encore triché sur mon régime! Ok, ok... C'est pas la première fois que je me bourre la face après une frustration, mais c'est quand même de leur faute si j'ai craqué!

C'est pas que ces commentaires m'affectent... Mais... Disons que j'ai dû expliquer à mes proches pourquoi j'suis resté enfermé chez moi sans répondre au téléphone pendant presque une semaine. Ok, j'exagère un peu. Mais disons que mon amour-propre a pris tout un coup. Pour tout vous dire, c'est même un euphémisme étant donné qu'il a pris une méchante débarque. Ça m'a pris pas mal de temps avant de croiser des journalistes. Pas que j'ai peur de perdre la face devant eux, mais... Ouais, en fait, j'veux pas du tout avoir à faire à eux et à leurs questions sur mes réactions suite aux mauvaises critiques. Crime, j'suis tout de même pas pour dire que ça me fait rien et que je suis juste « déçu ». La vérité c'est que je suis tout de même anéanti! Non mais sacré que c'est pas facile d'arriver avec du nouveau stock sans choquer facilement outré. J'pensais qu'on avait évolué en 2012 câline!

Notoire

Joanie Beaudin

Le temps est long et ma maison tombe en ruine

Je gratte la peinture qui s'écaille pour oublier que trop souvent, ensemble, on procrastine

L'encre de nos textes tourmentés et recyclés révèle les restes d'un abus de caféine

Les obstacles, les obsèques, les obus d'hier ne sont qu'un habile camouflage d'une solide discipline

Le temps se met à courir alors que je reste immobile

On me force à accueillir les nouveaux arrivants, je salue de façon malhabile

Je reste dans cette échapatoire noire et insalubre qui, jamais, ne m'a semblé si fragile

Que faire si mon rêve, après tant d'hématomes, ne tient plus qu'à un fil?

Ramper de mille mots et chercher à tâtons les dernières pages d'un mythe

Les images d'un passé immaculé s'affaissent et silencieusement, dans la poussière, s'cryptent

Mais l'histoire punira les prodiges de leur mal conduites

Turner le dos à la lune car à la fin de cette épopée, la famille sera détruite

Séquestrer notre volonté au rythme d'un générique inaudible

Rager contre les vagues pour faire tourner la terre en sens inverse et espérer demeurer invisible

Le matin ramène l'évidence cachée d'un talent craquelé mais étrangement invincible

Un dernier souffle et ma boîte noire prend feu dans une dernière mise en scène tragiquement indescriptible

Alors que la mort enivrant mon cœur fut par mes pairs violemment repoussée

Je laisse les lames du passé couler sur mes joues pour être enfin libérée

Accroupie contre le goudron pour recevoir les ondes qu'envoient les peuples étrangers

Faisant, eux aussi, l'accolade à une nouvelle destinée.

Mémoire d'un inadapté

Eric Lachapelle

«L'adaptation a beau être éternelle, elle s'est imposée à moi en guise de réponse obligatoire, de conséquence absolue face à la réalité qui faisait, dès lors, rage.»

«Utilisée aussi bien dans les sciences biologiques que dans les sciences humaines et sociales, la notion d'adaptation est un outil de compréhension des phénomènes du monde vivant à la fois nécessaire et très débattu. Elle désigne en effet à la fois l'état d'un être vivant du point de vue des rapports plus ou moins adéquats au milieu que lui autorise son organisation interne, et le processus qui permet d'atteindre cette adéquation, qu'il se situe au niveau de l'individu (ontogenèse) ou de l'espèce (phylogénèse).»

--Universalis

L'adaptation n'est ni qualifiable en genre ou en nombre : sa présence est le fruit du défoncement ontologique, tout simplement. De toute façon, comment pourrait-on l'ignorer? Certes, la connaissance de son champ d'action n'était pas chose populaire, mais dès le moment où l'on comprenait sa vastitude la raison devenait alors folie et l'obsession partenaire de tous instants.

Je ne saurais dire pourquoi il m'a toujours semblé si abstrait d'établir un contact envers les gens. Cela devait être que mon cœur était inca-

pable de bercé en la faveur d'un quelconque sentiment d'appartenance destiné la race humaine. Ma dévotion versait plutôt en l'urne charnelle de l'existence. Prédisposé à ne trouver rien chez les autres qui risquait de couver mon attention, je m'épris rapidement de la solitude sans toutefois ressentir un penchant pour la timidité. Loin de m'apparaître comme un facteur négatif, ce caractère un tant soit peu misanthrope à tendance révéuse travestissait la porté de mon regard vers d'autres réalités, bien moins tangibles.

Je parle ici de la vie, de son flux : des mouvements incessants qui s'offraient à moi comme un spectacle gavé de péripéties propre à l'activité des villes.

Dès que je possédais la moindre parcelle de temps libre, devoir m'était de parvenir au sommet du mont et de dévorer goulûment les périples d'une nature en action. Le mont, ces forêts d'hautes herbes, feuillages et racines de tout genre s'était, peu à peu, présenté à moi sous la forme d'un temple ou nul autre n'avait encore savouré les va-et-vient du paysage. C'était un endroit magique qui me livrait à moi-même - j'étais en droit de m'abandonner à mille et une effusions d'âme et de regarder, analyser, déguster le monde sous la simple plume de méandres intérieurs. En vérité, cette peinture, doux présent qui s'agaitait sous

mes yeux, était une fenêtre débouchant sur les secrets de l'astral. Il m'arrivait de philosopher des journées entières quant aux rouages de l'univers, cette verve poétique qui m'était permis de prendre le pouls. C'est que, penser est en soi l'une des plus captivantes adaptations face à l'«être».

Observation, unique vague du marginal.

Sensibilité, éternel écume des poètes.

Perception, candide berge de l'artiste.

À quand, l'homme de silence aura-t-il, lui aussi, le droit d'ériger une île pure où ses réflexions, œuvres du temps, seront libre de reconnaître en lui un créateur... nantit de mers profondes et d'abyssaux vergers... et!

À quand, les sens auront pour exigence de répondre à plus qu'à la simple définition de mécanismes de survie et, ainsi les empereurs de l'extase qu'ils sont, répondre également en tant que justesse d'expression?

En quelle mesure, l'adaptation des sens propulsera l'art?

Voila le raisonnement, résultat d'une trop forte tachypsychie, auquel je m'étais arrêté lors de cette agréable journée d'automne. Journée où, en cherchant quelques réponses potables, je m'enfargeai sur une malicieuse ronce et trébuchai sur la terre, couleur de rouille. Dans un élan pour me remettre

sur pieds, j'aperçus avec surprise et intérêt une bête façade de béton caché par ci, par cela; ici et là. Je me mis en marche vers la chose qui déroulant et suave me permit de revenir à la réalité active: l'odeur du mi, sol dièse et si bémol.

Je m'éveillai avec la sensation déroutante d'être léger, comme bercé d'onirisme. J'étais momifié dans un étrange sirop contemplatif... présence d'universel. L'adaptation m'entraînait en son hâle captivant tel un bébé nourrit de rêves capiteux.

Elle est l'icône par excellence de l'absolue, ce magnifique point de non-retour, où comme seule ambroisie nous est donné l'orgie des sens. L'adaptation est l'instant qui déstabilise tout et fait trembler, douter, suspend toute chose sous son emprise ainsi une unité transcendante de hauteur. Lande de poésie, fouillis d'arc-en-ciel, élan d'imminence... et! Elle est oméga, perfection incommensurable : JOUSSANCE ULTIME!

Ce que j'observais et attendais depuis toujours c'était ça, intemporelle entité. C'était elle qui viendrait me délivrer de mon corps et m'enlever en un orgasme saisissant... c'était l'adaptation, c'était la réponse à mon questionnement : c'était ma mort, car...

la plus grande adaptation de l'Homme n'est-elle pas son néant, sa cette redoutable fin matérielle?

joues creuses, son cou fin gonflé de veines bleues qui semblait vouloir ployer sous le poids de son mal.

Il ne fut pas vraiment qu'elle était partie que lorsque la porte claqua. Les moments où elle avait rompu leur proximité et reprit ses valises n'avaient pas filtré à travers ses pensées d'automate. Il y avait à sa place une grande vacuité qui s'installait, prenait ces aises dans les interstices de son malheur. S'il lui avait pris la main, tentant d'imprimer les derniers relents de sentiments qu'il pouvait avoir, peut-être se serait-il sentit moins sale? Puis, il sentit l'humidité dans son dos, les larmes qu'elle avait versées contre lui.

Le reste de la soirée lui apparut plutôt vague, peut-être avait-il corrigé d'autres examens, peut-être avait-il bu et peut-être n'avait-il que laisser le temps de la tempête passer.

Il se réveilla cette même nuit pris de l'envie de retourner à la chambre de sa fille. On se trouve les cimetières et les mausolées qu'on peut.

Il traversa la maison dans le noir, pieds nus, dans ses vêtements encore plissés de sommeil. Il n'alluma la lumière qu'une fois parvenu à destination. Il fixait le serpent qui avait encore cette bosse où la souris se réduisait en nutriments divers et variés.

À côté de l'animal, une pellicule translucide et courue de nervures. Louis ouvrit le vivarium et s'en saisit. C'était la mue de l'ophidien, une vieille enveloppe dont il se débarrassait.

Louis se passa une main dans le visage et fut surpris de le trouver tiède et trempé de larmes.

Digestion

Olivier Libersan

La souris se débattait comme une furie, inconsciente de la fatalité de sa lutte. Entre la main qui la retenait par sa queue glabre et le vivarium du serpent au-dessus duquel elle était suspendue, c'était deux horreurs lui courant dans l'échine, l'incitant à fuir. Elle ne se rendait nullement compte de l'absurdité de ses tentatives. Peut-être voulait-elle que la mort la fauche les pattes bien ancrées au sol. Les animaux ont de ces volontés de se battre jusqu'à la fin, de tressaillir sous le supplice, de remuer encore dans la gueule du prédateur. Il ne voit aucunement l'intérêt de s'asseoir et d'attendre que l'obscurité du néant leur tombe dessus. Au contraire de l'être humain.

Louis la laissa tomber dans la tanière du reptile, n'observant qu'à demi sa froide besogne de chasse. Les crochets plantés dans une chair molle, ce dernier enchaîna avec l'immonde acte de déglutition propre à ces bestioles. Louis avait l'habitude de faire durer le moment en compagnie de sa fille, de laisser de vagues sursis au rongeur. Une barbarie qu'ils partageaient, une complicité de sauvagerie entre un père et son enfant. Initiation ludique et sécuritaire à la cruauté du monde et au ridicule de nos actions.

Le rituel lui aurait aujourd'hui procuré un sentiment diffus, comme une nausée devant l'implacable, cette impression de rejouer une pièce classique avec des acteurs différents. Le rideau était déjà abaissé et on ne se relève pas impunément de telles chutes.

Se détournant de l'animal repu qui digérait dans son habitacle de verre, il balaya du regard la chambre, le lit depuis trop longtemps fait et immuable, les photos poussiéreuses d'amies dont il ne se rappelait plus. Il éteignit la lumière et s'accorda une brève inspiration pour embrasser encore l'absence.

Six heures et sa femme n'était toujours pas revenue du bureau. Il prit les copies de quelques groupes et alla corriger sur la galerie en contemplant le temps gris, les feuilles mortes. La mort de Sophie ne l'avait pas dépossédé de ses connaissances ni de ses facultés de raisonnement, mais il avait conscience que ses étudiants préféraient davantage regarder les murs plutôt que d'écouter ses exposés magistraux où s'entrelaçaient le savoir et le noir du deuil.

Au milieu de ses ruminations, le bruit d'une voiture se garant dans le stationnement lui fit lever la tête. Sa femme le fixait à travers le pare-brise.

Elle avait quelque chose de différent de ce matin. Le suaire s'était comme retiré de ses cernes, les nuits sans sommeil et les larmes refoulées ne lui pesaient plus de la même manière sur les épaules. Elle partait aujourd'hui, il le savait. Alors même qu'elle était assise, il voyait ces nouveaux éléments dans sa posture : la colonne un peu moins courbée, presque droite, et les yeux fixant autre chose que l'intérieur de sa peine.

Il la salua négligemment de la main, autant acte d'accueil que d'au revoir. C'était une signature apposée au bas du contrat. Elle prit son temps, cherchant peut-être une manière de l'épargner. Puis,

elle ouvrit sa portière avec la fermeté du tortionnaire qui, derrière sa cagoule de bourreau, commet un acte horrible pour un bien qu'il croit nécessaire.

Les marches sonnèrent sous son pas creux, la porte s'ouvrit en murmurant. Un dialogue de silences. Les mots ne servent qu'à communiquer ce qui ne se comprend pas par le corps et sur le visage elle avait un «C'est assez. Je pars» gravé au burin.

Peut-être aurait-il voulu parler? Mais à quoi bon se voir confirmer que l'on est la raison de ces réunions qui se terminent tard dans la soirée et de ses séances de magasinage dont elle revenait sans aucun sac. Lui-même se serait inventé des alchimies nouvelles pour se sortir de ces entrecouplements de malaises et de souvenirs de sa fille.

Il se leva lentement, poussa la porte restée entrouverte et s'assit devant la télé. Il ne l'alluma pas. Le vacarme que sa femme faisait à l'étage achevait déjà de dissoudre son être, il n'avait nul besoin d'assommoirs ou de succédanés de vide supplémentaires. Sans la voir, il savait qu'elle bouclait ses valises avec la hargne d'un naufragé fuyant la noyade. Peu lui importait qu'il fût cet abîme dont elle s'éloignait.

Il eut le temps de se faire à manger : un plat préparé au micro-ondes. Trop salé, trop gras, mais juste assez insipide pour son agonie de mort-vivant. Le cœur choisit ses poisons.

Elle descendait l'escalier, se rapprochait et aboutit derrière lui. Il lui tournait le dos, appuyé contre l'évier, par méchanceté ou tendresse. Il ne savait pas. Il devinait

son malaise, mais elle n'avait pas à se sentir coupable de s'en aller. Ils étaient deux dans l'équation. Elle posa ses valises et vint l'enlacer. Il ne lui rendit pas son étreinte.

L'aimait-elle encore? Probablement. Leur idylle avait duré le temps d'une jeunesse : la vie en appartement, la maison et l'hypothèque, les caresses sous l'édredon, la naissance de leur fille. Elle avait été l'extension, l'excroissance de leur amour.

Enfant intelligente et passionnée. Il lui avait conté les événements d'un autre âge et ses aventures d'adolescent et elle avait prêté une oreille attentive à ce professeur qui y trouvait sa plus fidèle élève. C'était lui qui l'avait accompagnée à l'animalerie pour satisfaire ses demandes insistantes. Il en était revenu avec un serpent et une petite fille heureuse.

C'est vers l'âge de dix ans que des étourdissements et des vomissements les forcèrent à aller voir le médecin. La médecine moderne déploya ses examens, ses panoplies de tâtonnements ridicules que l'on appelle science et qui laisse l'amer goût de l'obscurité. Que dire de l'annonce, du diagnostique de tumeur au cerveau à part qu'il donna naissance la première journée grise d'une longue suite. Les terminologies savantes, les traitements expérimentaux, même les méthodes ésotériques furent essayées. On ne trompe pas de la fatalité, mais on peut se berner soi-même.

Et toujours, elle avait conservé ce sourire de celle qui sait, mais qui veut bien épargner la conscience de ses parents. Elle aurait peut-être dû cesser vers la fin, le sourire devenant rictus pâle, car il soulignait sa maigreur d'oiseau, ses

Léon pâte à modeler

Maxime Raymond

Léon était très enthousiaste face à cette nouvelle étape de sa vie, le secondaire. Il avait vécu l'école primaire replié sur lui-même, ne se faisant que très peu d'amis pour se concentrer davantage sur ses devoirs. Ses parents lui avaient bien transmis l'importance de l'éducation et des études pour bien réussir dans la vie, et Léon chérissait, idolâtrait la réussite, il en était véritablement amoureux, comme d'une utopie qu'on voit de loin, mais qui dirige nos vies. C'est principalement ce désir, incompris de la plupart de ses camarades (ou plutôt qu'ils étaient agacés par le zèle de Léon), qui le condamnait à la solitude. Il osait espérer qu'au niveau secondaire, dans son école privée (autre enseignement de ses parents, plus c'est cher, mieux c'est), il rencontrerait des gens comme lui et serait ainsi plus à même de socialiser et de se faire des amis. Cependant, Léon, en plus de son fanatisme pour les bonnes notes, possédait un accent très contraignant, fifi sur les bords, qui lui donnait un air hautain, voir bourgeois. Ses camarades, à l'entendre, ne pouvaient que se sentir attaqués par lui qui jouait les intellos de service. L'école secondaire, au lieu d'être source de nouveaux amis, se trouva à être un véritable cauchemar. Ce ne fut qu'à sa troisième année que Léon eut l'idée qui alla changer sa condition à tout jamais.

Il se mit à proposer son aide pour les travaux scolaires des personnes qui étaient considérées comme les

plus populaires du collège.

Au début, ça n'avait pas eu grand succès, puisqu'au final il n'était en contact qu'avec ladite personne, et celle-ci se jouait de lui devant les autres. Mais, au fil des travaux et des bonnes notes qu'il leur procurait, il fut intégré dans le groupe. Sa bonne locution, priée par les professeurs, lui donnait une magnifique note d'office pour tous les oraux. Tout le monde désirait être avec lui. Léon jouissait littéralement de sa nouvelle situation, tellement qu'il en voulait plus, toujours plus, à un point tel qu'il associa sa réussite au nombre de ses subordonnés. Il chercha tant à être aimé qu'il alla même jusqu'à payer avec l'argent de ses parents des vêtements de marques pour ses « amis », c'est-à-dire, des manteaux et des souliers, parce que, rappelons-le, l'école privée que fréquentait Léon imposait le port d'un uniforme. Enfin, ses deux dernières années du secondaire furent pour lui une expérience inoubliable. Il fonda même un club oratoire, où bien entendu on l'idolâtrait pour son excellente articulation, c'était plus son fan-club personnel. Déjà à cet âge-là, il avait réussi par un tour assez remarquable de passer du plus rejeté au plus adoré, ayant même, au final, des personnes qui le suivaient et acceptaient de faire tout pour lui rendre service. Il s'imposa dans l'école, et ce, malgré une clique de marginaux ne faisant pas partie de la bande des « populaires » qui le considérait simplement comme il était vraiment, c'est-à-dire, une vulgaire pute de service en manque d'attention qui se donnait une image pour gagner

la faveur du plus grand nombre!

Arrive finalement le temps des études supérieures. Léon, confiant et appuyé par ses groupes, s'engage dans la vie étudiante du Cégep qu'il fréquente. Rapidement, comme partout, les gens ne peuvent que remarquer son accent, certains en sont dégoutés, certains jouissent. Dans un contexte où le bien-parler est prié, Léon ne peut que trouver plus d'admirateurs à se mettre dans la poche. Mais pour lui, ce n'est toujours pas suffisant (à supposer qu'un jour il sera comblé), la visibilité qu'il possède à son école n'est pas très grande et le public n'est guère plus nombreux que ce qu'il avait à son école secondaire. Ainsi, il s'engagea en tant que Responsable aux affaires externes, ce qui l'amène à fréquenter des congrès comportant des étudiants de partout au Québec. Son Cégep étant membre de la Fédération nationale, il voit que c'est là, pour le moment, son meilleur atout pour éblouir le plus de personnes possible grâce à sa majestueuse éloquence. Il ne manque pas d'ambition et vise ni plus ni moins le poste de président de la Fédération, ce qu'il obtint avec trop de facilité. Son travail lui monte à la tête, il ne dort pratiquement plus, il sent la réussite proche, après tout, il est à la tête d'une organisation de plusieurs dizaines de milliers de membres. Néanmoins, bien qu'il jubile du pouvoir qu'il possède, ce n'est toujours pas assez, et il va même à priser le seigneur pour en avoir davantage (parce que oui, ses parents lui ont aussi transmis la foi). Contre toute attente, ses prières seront exaucées.

Peu de temps après son ascension

jusqu'à la présidence, le gouvernement annonça qu'il allait augmenter les frais de scolarité. Léon, même s'il n'était pas vraiment en désaccord avec cette action, vit une opportunité pour accroître davantage son réseau d'adulateurs. D'abord, il entreprit de se rallier à la majorité des étudiants afin de s'assurer leur soutien. Cependant, il remarqua qu'il n'y avait pas que les étudiants qui manifestaient leurs opinions sur la situation, mais bien la population en générale. Il décida donc de limiter ses revendications, afin de plaire au plus grand nombre, il ne fallait pas manquer cette chance d'être adoré par des centaines de milliers de personnes. Malheureusement, plus il accordait son discours à la population, pour ne pas trop la brusquer dans le confort de leur lazyboy, plus il perdait des appuis du côté des étudiants. Malgré tout, deux événements l'encouragèrent à continuer dans ce sens. La première était le résultat d'un calcul très savant qui consistait à mesurer le nombre de citoyens n'entrant pas dans la catégorie des étudiants et le nombre qui y entrait. Il fut contraint de se rendre à l'évidence, il y avait plus de têtes à dompter chez le premier groupe, déjà qu'il conservait encore l'appui de plusieurs milliers d'étudiants. Le deuxième événement fut la promesse d'un avenir meilleur. On l'avait approché pour devenir membre du Parti ramasse-tout de la province, ce qui était une occasion rêvée de séduire une bonne partie des citoyens. De ce fait, il accepta de se soumettre temporairement à la volonté de ce Parti pour le restant du conflit, suite à quoi il serait nommé candidat lors des élections

suivantes.

Tout se déroula comme prévu, même mieux encore! Habile avec le langage, déjà expérimenté dans l'art de la démagogie et du sophisme, sa campagne électorale, ponctuée de petits événements le rendant encore plus populaire, se termina par son élection comme député! Il disposait maintenant d'un pouvoir vis-à-vis des gens puissants, ce qui ne manqua pas de flatter son égo. C'en était fini des lazyboys, mieux valait d'assurer la classe dirigeante, mais il ne disposait pas encore, selon lui, de la meilleure position pour s'atteler à cette lourde tâche. C'est pour cette raison qu'il s'engagea au sein de son Parti ramasse-tout dans une lutte sans merci pour la chefferie. Malheureusement pour lui, alors qu'il allait certainement remporter le poste, un événement tragique lui tomba sur la tête !

En effet, tout au long de sa vie, il avait été constamment épier par un groupe de jeunes complètement outrés par son comportement. Pour la plupart d'entre eux, ils avaient grandi avec lui, ils savaient qu'en faite ce n'était qu'un imposteur. Avec tout l'amour qu'ils portaient pour la population et la déesse Vérité, ils firent malencontreusement tomber un piano sur sa tête alors qu'il marchait paisiblement sur Saint-Marin. Ce qu'ils firent du corps demeure un mystère, car les agents de la paix, malgré tous leurs efforts, les fouilles, les interrogatoires violents, la torture, etc., ils n'ont pas réussi à le retrouver.

Années-lumières

Arianne Chagnon

Peut-être m'y coucherai-je à l'horizontal. Ou encore, ma tête à gauche, les orteils à droite. Diagonale. Pas la tête à droite. C'est ta place. Ma tête loin de ta place, de ton parfum qui s'éternise et flotte. Fantomatique. Je couvrirai ton absence de mon corps agonisant.

Peut-être n'y irai-je pas aussi.

Dans notre jardin bleu où, jadis, on faisait pousser notre nous, les fleurs noires s'accumulent et ma tristesse empoisonne les draps. Le jour où j'y reviendrai, où quelqu'un osera y retourner, il mourra asphyxié sans l'aide de personne pour l'étouffer sous nos oreillers. Le froid moisira doucement.

Les toiles d'araignées s'accumu-

leront et formeront une mer de sel sans eau, sans vie.

Des nuages de pluie salée. Des nuages de nuit de poussière.

Lorsque j'ose me loger sur un coin inhabité, j'entends nos rires à distance. J'entends nos sourires qui chuchotent. J'entends nos silences qui animent les lueurs de nos rideaux fermés. J'entends les couleurs que nous étions seuls à voir. J'entends ma mémoire qui ne veut défaillir. Amnésie. J'entends nos disputes aveugles, insouciantes, ludiques, hédoniques. Alors que je m'étendais, princesse des mille et une nuits, sur nos tapis de plume qui s'envolent, magiques, je fermais les yeux. Et tu nous racontais, et tu nous réinventais, et tu me mettais dans le secret de nos histoires qui s'effaçaient au fur et à mesure que les mots les décrivaient. Les lampes éteignent nos confidences. Je revois

les éclats de nos ombres sur le ciel de nos murs, imprégné à jamais de ces étoiles sombres. Je sens tes doigts qui dansent et chantent et se perdent dans leurs chemins inconnus du monde. Sur notre île perdue où tu étais mon seul bagage. Pris entre ciel et terre, nous avons connu la solitude d'être ensemble.

Maintenant, je sais que notre lit deviendra piège à hommes, à femmes. Sarcophage du désespoir, les plumes seront poignards. La douceur se fera trahison, hantise. Je serai moi-même avalée par ma propre décomposition. Par ta propre absence. Ta propre absence envahie par ta mémoire qui pleut.

Je frissonne sous le poids de la chaleur. J'étouffe lorsque le froid givre ma conscience. Je respire à peine. J'ai peur que tu m'entendes et ignores mon appel. Je suis claustrophobe de cette nouvelle prison libre. Agoraphobe de me savoir

solitaire. J'ai le vertige à l'idée de monter sans toi sur notre abîme nocturne.

Je fixe la porte. Je n'ai pas la combinaison pour l'ouvrir. Je sens ton regard qui veut que je la pousse. Je fixe la porte. Non, je ne peux entrer sans toi. Je fixe la porte. Je sens remonter mon purgatoire dans ma gorge. Je suis immobile. Je fige devant la porte. Je fige devant notre porte. La fumée de toi s'évacue de l'espace entre le sol et ce cerbère silencieux.

Mes doigts s'agrippent les uns aux autres, paralysés devant un passé, un présent, un futur qui rappelle le passé, un futur qui veut oublier le passé, qui ne veut l'oublier. Qui ne peut l'oublier. Je ne peux t'oublier. J'ordonne à mon futur de t'oublier. D'apprendre à t'oublier. D'accepter qu'il faut t'oublier.

J'ouvre la porte.

Ta vague de fumée me submerge. Cacophonie insupportable. Tu es en cendres dans notre lac d'air et de duvet. C'est moi qui t'ai trouvé. Je t'ai trouvé noir. Je t'ai trouvé en silence. Je t'ai trouvé. J'allais te rejoindre. Je t'ai trouvé. Je ne te rejoindrai plus. Je suis blanche et tu es en cendres. Je suis blanche et tu es sous terre dans mon ciel. Je suis sur terre et en enfer.

Années-lumière.

J'avale ton absence un peu moins à chaque minute, un peu plus pneumonique de manquer de ton air à chaque seconde. Tu filtrais mon univers pour inspirer mes poumons noirs.

Je suis blanche et blême et seule et tu n'es plus et je dois m'y faire.

Je n'y dormirai pas sans toi ce soir.

je n'en peux plus. J'ai beau essayer de te le montrer d'une manière ou d'une autre, tu ne me prêtes plus la moindre attention.

Toute ma vie j'ai fait en sorte que notre cohabitation soit la plus simple et la plus saine possible. Aujourd'hui, je n'en ai plus la force. Ceci est mon cri final : il est maintenant ton tour de faire en sorte qu'on ne se perde pas de vue, car si je meurs, je serai ton tombeau à ciel ouvert!

Ta compagne de tous les jours, Planète Terre.

Cher confrère

Olivier Elliot Dalpé

Cher confrère,

Depuis la nuit des temps, nous vivons ensemble. Nos journées sont les mêmes, nous les vivons de la même manière. Nous accueillons le matin et laissons la nuit faire son œuvre. Et c'est ainsi depuis que nos chemins se sont croisés.

Bien évidemment, dans la vie rien ne peut être parfait. Nous vivons les hauts sous un soleil de plomb et les bas au cœur même de la tempête. Parfois, nos colères sont

telles que nous blessions l'autre, souhaitons le voir disparaître à jamais. La solitude, certes, apaise l'esprit, mais les rapports avec autrui sont indispensables pour ne point tomber dans l'ennui, ni dans l'oubli. C'est pourquoi nous sommes capables, chacun de notre côté, de reconnaître nos torts et ainsi perpétuer cette magnifique complicité qui dure depuis des lunes.

Toutefois, je vois que depuis quelques temps ton esprit est préoccupé par une idée. Laquelle? Je n'arrive pas à la cerner. Au début, je n'y prêtai guère d'attention puisque ces petites sautes d'humeur n'étaient que très rares. Les

matins et les nuits continuaient d'être ce qu'ils avaient toujours été.

Puis, cette idée est devenue de plus présente. À présent concrète, elle s'est ancrée en toi tel un paquet qui ne quittera plus jamais le port. Peu à peu, tu as commencé à te lever de plus en plus tôt et à te coucher bien plus tard que ce dont tu en avais l'habitude. Je m'y faisais. J'acceptais ces changements sans rien dire. De temps à autres, il m'est arrivé de réagir, mais mes pluies acides et mes tremblements de terre ne freinaient pas la poursuite de ton projet qui occupait une place de plus en plus importante. À mesure qu'il prenait de l'envergure, tu as fait l'acquisition

d'une multitude d'objets aux fonctions étranges. Je ne les approuvais pas, mais je devais me faire à l'idée qu'ils allaient désormais faire partie de notre quotidien. Après tout,

c'est ça la vie non? Être en mesure de s'adapter face aux changements qui peuplent cette longue route qu'est la vie.

Enfin, le jour est venu où j'ai senti les liens se coupés pour de bon. Le respect et la reconnaissance que tu me portais autrefois avaient disparu et tes objets bruyants et puants se sont multipliés sous mes yeux. Au fil des jours, j'ai compris le but te ton projet. Pour tout dire, je m'y attendais. Tu as toujours eût une force de caractère unique. Mais



13 MINUTES. TOP CHRONO.



Malgré son nom, le « Sommet sur l'éducation supérieure » **ne valorise pas une réflexion trop poussée**. En effet, il n'y a aucun appel de mémoire; à la place, on nous demande de présenter un PowerPoint « dynamique » en **un maximum de 13 minutes**, et ce, avec uniquement quelques jours de préparation.

Bref, le Parti Québécois ne semble pas vraiment être intéressé par une **réflexion profonde sur la mission de l'enseignement** ou même par ce que la communauté universitaire aurait à lui dire.

LE SOMMET NE SERAIT-IL
QU'UN EXERCICE DE
RELATIONS PUBLIQUES?



L'ÉDUCATION N'APPARTIENT
PAS AU SOMMET.

WWW.GRATUITESCOLAIRE.INFO/SOMMET